

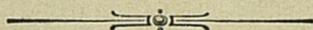
MÉLUSINE

RECUEIL DE MYTHOLOGIE

LITTÉRATURE POPULAIRE, TRADITIONS & USAGES

PUBLIÉ PAR

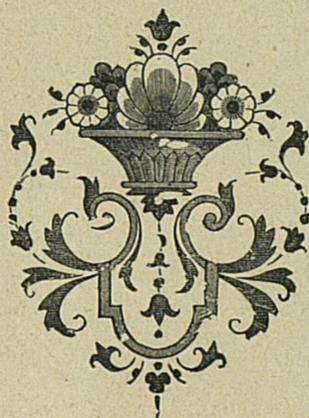
H. GAIDOZ & E. ROLLAND



TOME III

Il y a moins de choses visibles qu'invisibles.

[Proverbe Turc.] G. PALAILOGUE, *Esquisses des mœurs turques au XIX^e siècle.*
(Paris, 1827), p. 42.



PARIS

LIBRAIRIE HISTORIQUE DES PROVINCES

EMILE LECHEVALIER, 39, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

—
1886-87

Les mariés des communes du canton de Pipriac arrivaient de leur village au bourg, le jour de leur noce, *juchés* en croupe derrière d'habiles cavaliers parés de bouquets et de rubans. Les invités suivaient à pied au son des violons. La mariée était mollement assise sur un oreiller solidement attaché sur le *penet* (1).

La messe terminée, le départ, après maintes libations, avait lieu de la manière suivante :

Les conducteurs montaient seuls à cheval pour faire caracoler leurs bêtes, puis s'arrêtaient devant la noce. Le parrain de la jeune épouse, ou à son défaut un personnage choisi parmi les invités, prenait la mariée dans ses bras et l'asseyait délicatement derrière son cavalier. Le nouvel époux montait lui aussi derrière son conducteur et on leur apportait du vin. Les proches parents trinquaient avec eux jusqu'au moment où les chevaux partaient à fond de train pour revenir plusieurs fois vers les invités qui s'alignaient deux par deux, bras dessus bras dessous, et enfin se décidaient à suivre les mariés en dansant et en chantant au son des violons.

Aujourd'hui que le réseau vicinal étend ses bras nombreux dans toutes les directions du département d'Ille-et-Vilaine, tout le monde a des véhicules et les noces, dans le canton de Pipriac, ont changé d'aspect et subi des modifications qu'il importe d'indiquer :

C'est ordinairement le propriétaire de la ferme qui conduit la fille de son métayer à l'église le jour du mariage. Quand il entre dans la maison, la mère de la future se met à pleurer (c'est de rigueur) et dit : « Ce ne sera toujours pas *ma* qui la mettrai à la porte. » Voyant cela, notre maître, comme on l'appelle encore, prend la fillette par les épaules et la fait sortir.

En signe de deuil, la mère reste à la maison, conservant ses vêtements de tous les jours et prépare, en compagnie des vieilles femmes du village, le repas destiné aux gens de la noce.

Le maître fait monter la mariée dans sa voiture, part avec elle et s'apercevant bientôt que personne ne les suit revient sur ses pas (c'est l'usage) chercher les invités qui attendent patiemment qu'on vienne les prier de suivre la mariée.

Lorsque l'église est au milieu d'une place, les voitures en font plusieurs fois le tour (véritable fantasia arabe) avant de s'arrêter devant le parvis.

Plus il y a de monde à la noce, plus il y a de profit pour les mariés. Il est d'usage que les invités payent non-seulement les frais, mais aussi toute la batterie de cuisine. Les uns apportent du cidre, les autres du vin, celui-ci un mouton, celui-là une oie grasse, celle-ci un chaudron, celle-là une marmite, etc. Aussi la fête dure-t-elle tant qu'il y a à boire et à manger.

5. — L'enterrement.

Il existait autrefois dans tous les carrefours de chemins et sur le bord des routes, de grandes croix de bois dans lesquelles un trou avait été creusé pour y abriter une vierge en faïence qui était protégée par un petit grillage en fer.

(1) Selle large.

Le nombre de ces croix a bien diminué depuis vingt ans. Elles sont aujourd'hui vermoulues, beaucoup n'ont plus de bras et celles qui sont tombées de vétusté ou qui ont été abattues par les orages n'ont pas été remplacées.

Néanmoins, lorsqu'un enterrement venant au bourg, passe devant ces pieux débris, les personnes qui suivent le corps déposent dans le grillage de la vierge ou dans les fissures faites par le temps, une petite croix de bois, longue comme la main et préparée à l'avance. Ces croix indiquent le nombre de cercueils qui sont passés en ces lieux depuis le 1^{er} janvier, car on a soin de les enlever tous les ans.

Dans certains carrefours où les croix ont disparu, on place les petites dans le creux d'un vieux chêne ou on les enfonce sur le haut d'un talus le plus rapproché de l'endroit où était la grande croix.

Suivant une coutume antique, lorsque les habitants des villages de Mont-Rouaud et du Val-aux-Bretons, dans la commune de Pleine-Fougères, conduisent un mort à l'église, ils s'arrêtent un instant au milieu de leur parcours, tournant le cercueil de façon que la figure du mort soit dirigée vers le Mont-Saint-Michel et récitent une prière.

4. — Chant de quête du 1^{er} mai en Ille-et-Vilaine.

Voici le mois de mai tout rempli de violettes ;
Les filles et les amants changeront d'amourettes ;
Ils partiront sans fair' tort à la loi,
A la sortie du mois d'avril, à l'arrivée du mois de moi.

Entre vous, bonnes gens, qu'avez de la volaille ;
Mettez la main au nid, n'apportez pas la paille ;
Apportez nous la douzaine et demie
Et n'apportez pas les pourris.

Si vous ne voulez rien nous donner, donnez nous la
La fille du logis est bien notre demande ; [servante ;]
Je la mènerons cette nuit avec nous
Et la r'mènerons au point du jour.

En vous remerciant, le maître et la maîtresse,
De nous avoir donné des œufs par la fenêtre,
Nous prierons Dieu et le bon Saint Nicolas,
De garder vos poules du runâ,
Nous prierons Dieu et le bon Saint Nicolas
De marier nos filles avec nos gas.

Canton de Redon (Ille-et-Vilaine).

Ad. ORAIN.

III

1. — Chants de quête du 1^{er} mai dans le département des Côtes-du-Nord.

a) A Plœuc, l'Hermitage, Allineuc et dans les communes environnantes [Côtes-du-Nord] il est d'usage, depuis un temps immémorial, que les jeunes garçons s'approvisionnent à Uzel d'anneaux et de rubans et que, dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, ils aillent de village en village courir de porte en porte, dans les maisons où il y a des jeunes filles, chantant :

Réveillez vous, braves gens qui sommeillez,
Réveillez vous, bien vite et promptement,
Pour ramasser les fleurs du doux printemps.

Voici le mois de mai que les roses boutonnent,
Que les jeunes garçons en portent à leurs mignonnes,
En leur disant : la belle, voici du mai
A l'arrivée du mois de mai.

Le mois d'avril m'a été bien contraire,
M'a empêché d'aller voir ma bergère,
J'irai la voir au plutôt, sans tarder
A l'arrivée du joli mois de mai.

Je lui ferai un bouquet de verdure,
Où nos amours sont écrits en peinture,

Je le ferai, je le lui porterai
A l'arrivée du joli mois de mai.

Dans ce bouquet il y a de jolies fleurs ;
L'y a du romarin et de la violette,
De beaux rubans, du thym, fleur d'amour,
Du laurier vert
C'est la fleur de l'hiver.

Il y a encore un couplet où l'on parle du rossignolet

Qui au joli bois chante
Toute la nuit, sous une épine blanche,
Qui par son joli chant dit toujours :
J'aime la nuit, la nuit comme le jour.

Les chanteurs sont ordinairement quinze ou vingt ensemble. Ils chantent en chœur, de tête, d'une voix monotone et sur un mode trainant. Cependant, d'un peu loin, ces chants n'ont rien de désagréable.

Au second couplet on dit :

Chanterons-je ?

Et si l'on répond d'une manière négative, on s'éloigne en murmurant et fredonnant des paroles qu'il ne serait pas convenable de répéter.

Mais si l'on dit *oui*, alors le porteur d'anneaux et de rubans en distribue aux filles de la maison. Celles-ci vont alors prendre des œufs qui sont reçus par le porteur de panier, et qui doivent, plus tard, être mangés au cabaret par les chanteurs..... Les jeunes filles ont toujours soin de donner, en œufs, une valeur supérieure, à celle des anneaux et rubans qu'elles reçoivent.

Les jeunes gens chantent en s'en allant :

En vous remerciant,
Le présent est honnête.
Retournez vous coucher,
Fermez portes et fenêtres,
Car nous allons toute la nuit chantant,
A l'arrivée du doux printemps,
Car nous chantons toute la nuit,
Pour le roi
A l'arrivée du *mai de moi* (1).

HABASQUE, dans *Annuaire des Côtes-du-Nord*,
Saint-Brieuc, 1844, p. 58-61.

(1) *Mai de moi* signifie *mois de mai*.

b) *M^odo*

En entrant dans cet-te cour Par a-
mour, Nous sa-lu-ous le sei-
gneur Par hon-neur,
Et ses no-bles de-moi-sel-les,
Les petits en-fants i-tout Par a-
mour Les va-lets, les cham-briè-res.

All^o

Voici le mois de
mai que les ro-siers bou-ton-nent, Que
les jo-lis gar-çons em-port' a leurs mi-
gnon-nes, Ils n'en ont point, ils
en vou-draient a-voir A l'ar-ri-
vée du mais de moi ; Ils n'en ont
point, Ils en vou-draient pourtant A
l'ar-ri-vée du doux prin-temps.

En entrant dans cette cour
Par amour,
Nous saluons le seigneur
Par honneur,
Et ses nobles demoiselles,
Les petits enfants itout [c'est-à-dire aussi]
Par amour
Les valets et chambrières.

Ici les chanteurs demandent : *Chanterons-je ?* Si on leur répond : CHANTEZ, ils continuent ainsi :

Voici le mois de mai que les rosiers boutonnent
Que les jolis garçons en portent à leurs mignonnes.
Ils n'en ont point, ils en voudraient avoir
A l'arrivée du mais de moi ;
Ils n'en ont point, ils en voudraient pourtant
A l'arrivée du doux printemps.

Entre vous, braves gens, qui avez jeunes filles,
Faites-les se lever, promptement qu'elles s'habillent ;
Nous leur passerons des anneaux d'or aux doigts
A l'arrivée du mais de moi,
Nous leur passerons des chaînes d'or au cou
A l'arrivée du printemps doux.

Ce n'sont point des voleurs qui sont à votre porte,
Ce sont des gens d'honneur qui vont de porte en porte ;
Nous sommes venus de la part du roi
Nous annoncer le mais de moi,
Nous sommes venus de la part de ses gens
Vous annoncer le doux printemps.

Nous sommes ici des gens qui n'sont point difficiles
Nous prenons bien du bran [*du son*], aussi de la farine ;
Des grosses galettes nous en aurons bien poi [*peu*]
A l'arrivée du mais de moi,
De grosses galettes nous en aurons pourtant
A l'arrivée du doux printemps.

Entre vous, braves gens, qui avez des bœufs, des vaches
Lev'ous [*levez-vous*] de bon matin les mettre aux pâtu-
Ils vous donneront du beurre, aussi du lait [*rages*],
A l'arrivée du mois de mai,
Ils v'en donneront que v'en serez contents
A l'arrivée du doux printemps.

Si ou'ez de nous donner (1), ne nous faites point attendre
J'ons du chemin à faire, le point du jour s'avance
Il est onze heures, méné [*minuit*] s'en va sonner ;
Il est temps de nous retirer ;
Il est une heure, le jour s'en va lever
Il est temps d'aller nous coucher.

Si vous n'aiz [*n'avez*] rien à donner, donnez-nous la ser-
Le porteur du panier est tout prêt à la prendre ; [*vante*] ;
Il n'en a pas, il en voudrait avoir
A l'arrivée du mais de moi ;
Il n'en a pas, il en voudrait pourtant
A l'arrivée du doux printemps. ~

Entre vous, braves gens, qu'avez de la volaille,
Mettez la main au nid, n'apportez pas la paille,
Apportez en dix sept ou bien dix huit,
N'apportez pas les pourris
Apportez en deux douzaines ou bien vingt,
Et n'apportez pas les couvins.

Si vous donnez des œufs, nous prierons pour la poule,
Si vous donnez d'argent, nous prierons pour la bourse,
Nous prierons Dieu, le bienheureux Saint Vincent
Que la bourse serait remplie d'argent ;

(1) C'est-à-dire si vous avez de quoi nous donner.

Nous prierons Dieu, le bienheureux Saint Nicolas
Que la poule mangerait le renard.

En vous remerciant, le présent est honnête,
Retournez vous coucher, barrez portes et fenêtres,
Car nous allons toute la nuit en chantant
A l'arrivée du doux printemps ;
Car nous allons toute la nuit chanter
A l'arrivée du mois d'été.

Uzel, arrondissement de Loudéac (Côtes-du-Nord).
Chant recueilli par M. ROUSSELOT, en 1855.
(*Poésies populaires de la France*, Manuscrit
de la Biblioth. nationale, t. V, feuillet 208).

c) *Andte*

Réveillez-vous braves gens je vous

prie vous en tendrez chan-tez chansonnette jo-

Allo

lie J'allons chantant cet-te nuit en ri-

ant A l'ar-ri-vée du doux printemps J'allons chan-

tant ce soir a-près sou-per A l'ar-ri-

vue du mois d'é-té.

2^e *Andte*
Couplet

Dor-mez pai-sible

Réveillez vous, braves gens, je vous prie,
Vous entendrez chanter chansonnette jolie.
J'allons chantant cette nuit en riant
A l'arrivée du doux printemps
J'allons chantant ce soir après souper
A l'arrivée du mois d'été.

Dormez paisiblement, vertueux père et mère,
Nous ne prétendons point vous ouvrir les paupières ;
Nous ne voulons seulement que chanter
Cette nuit pour nous amuser.
Si nous gênons quelqu'un de la maison,
Dites le nom, nous nous assurons.

On demande ici : *chanterons-je ?* — Si on répond :
chantez, on continue ainsi :

Ce n'sont point des voleurs qui sont à votre porte,
Nous avons trop d'honneur pour agir de la sorte ;
Nous sommes venus offrir à vos enfants
La promesse du doux printemps ;
Jeunes fillettes, prenez vos blancs jupons,
Venez écouter la chanson.

Voici le moi de mai que les pommiers boutonnent
Chacun en portera un bouquet à sa mignonne
En lui disant : mie, que j'aime tant,
A l'arrivée du doux printemps
Recevez ce bouquet
A l'arrivée du mois de mai.

Entre vous, braves gens, qu'avez de jolies filles,
Faites les se lever, promptement qu'elles s'habillent.
Nous leur passerons la bague d'or au doigt
A l'arrivée du mois de mai,
Nous leur passerons la chaîne d'or au cou
A l'arrivée du printemps doux.

Consolez vous, mes braves demoiselles,
Vous allez revoir tous vos amants fidèles,
Qui s'en reviennent tout couverts de lauriers
A l'arrivée du mois d'été;
Napoléon (1) vous en fait présent,
A l'arrivée du doux printemps.

Entre vous, jeunes filles, qui avez de l'honneur,
Ne vous attachez point à tous ces voltigeurs,
Attachez vous plutôt à vos amants,
Qui vous aiment depuis longtemps,
Ne vous attachez point à ces garçons railleurs
Qui se nomment les voltigeurs (2).

Entre vous, braves gens, qu'avez des bœufs, des vaches,
Levez vous de grand matin, pour les mener aux pâtu-
Elles vous donneront du beurre, aussi du lait [rages;]
A l'arrivée du mois de mai;
Vous en ferez de l'or, aussi de l'argent
A l'arrivée du doux printemps.

Si vous avez à nous donner, donnez en diligence,
Il est temps d'nous r'tirer, le point du jour avance.
Le point du jour est bravement avancé
Il est temps de nous retirer;
Nous avons cor' des chemins à passer
Et des bouillons [de la boue] à démêler.

Si vous donnez des œufs, nous prierons pour les poules,
Si vous donnez d'argent, pour la bourse du bonhomme;
Nous prierons Dieu, le bon Saint Nicolas
De garder les poules du renard.
Nous prierons Dieu, le bon Saint Vincent
Que vous auriez des écus à cent.

En vous remerciant le maître et la maîtresse,
Le présent qu'ous-z'-ez [vous avez] fait, j'crois bien
[qu'il est honnête.]
Retournez y promptement vous coucher,
Nous allons nous promener;
Retournez promptement dans votre lit
Et nous allons nous divertir.

L'ombre que vous voyez donner sur la fenêtre
Est un effet charmant de la branche de hêtre (3)

(1) On met habituellement le nom du prince régnant.

(2) Ce couplet a été fait sans doute en 1832, époque où on envoya en garnison à Loudéac une compagnie de voltigeurs.

(3) On place une branche de hêtre à chaque porte en guise de mai.

Que nous venons maintenant vous placer;
C'est pour vous prouver l'amitié
Qu'aura toujours pour vous votre mignon
Dans toutes les occasions.

Avant que de partir, j'ai un compliment à faire :
La fille du logis reconnaîtra sa peine,
Nous lui mettrons un beau bouquet de mai
A l'arrivée du mois de mai.
Nous lui mettrons un bouquet par amour
A l'arrivée du printemps doux.

Entre vous, jeunes gens, qu'avez du vin en cave,
Faites nous en tirer pintes et pots sur la table.
Nous en boirons chacun un petit coup
A l'arrivée du printemps doux;
Nous en boirons chacun un petit houlon (1);
Nous vous redirons la chanson.

Loudéac (Côtes-du-Nord). — Chant recueilli par
M. ROUSSELOT en 1855. (*Poésies pop. de la
France*, Mss. de la Bib. nat., t. V, feuillet
208).

2. — Les danses de l'aire neuvè et les coutumes de mariage dans les Côtes-du-Nord.

Il est d'usage dans quelques campagnes de la partie française du département des Côtes-du-Nord que les jeunes filles les plus élégantes aillent danser aux aires neuves. Elles s'y rendent ayant sur la tête une pyramide de lait qu'ornent des glaces et que surmontent des vases de fleurs. Elles dansent ainsi aux applaudissements mille fois répétés des spectateurs lorsqu'elles le font sans répandre leur lait. Dans le cas contraire elle sont poursuivies par de bruyants éclats de rire.

Y a-t-il une fille à marier [il s'agit de la même partie des Côtes-du-Nord], dans une ferme, les jeunes gens se rendent chez elle à la veillée, ce qui s'appelle *aller voir les filles*.

La belle va se placer dans un coin obscur de la maison et elle y fait venir l'un après l'autre les prétendants. Les jeunes gens s'y disent tout ce qu'ils veulent, et pendant cet aparté, le reste des soupirants fume tranquillement assis au coin du feu.

Quelquefois quatre ou cinq personnes donnent ainsi audience dans les différents coins de l'hôte [*la maison*], ce qui ne laisse pas d'avoir son côté plaisant.

Quand la jeune fille a fait son choix, les parents le font connaître à l'amant préféré en l'invitant à se rapprocher du foyer et à y prendre la meilleure place.

Le jour des fiançailles, le jeune homme se présente avec ses parents et ses amis chez sa future, qu'entoure également sa famille. Un parent du jeune homme porte la parole en son nom et fait la demande.

Pendant ce temps la jeune personne qui a fait tous ses efforts pour éloigner de la conversation le sujet qui amène son amant, plie, replie son tablier, et dit : *Je n'y vois pas*. Alors, pour l'éclairer, le futur compte quelques écus, un nombre plus ou moins grand, suivant la fortune de celle qu'il se propose d'épouser. La jeune fille dit encore : *Je n'y vois que d'un œil*; l'amant finance

(1) *Houlon* = petit verre.

XX

Le soleil en bouteille.

Dans un ancien coq-à-l'âne (chanson dans laquelle on débite des choses invraisemblables, sans lien entre elles) on trouve le couplet suivant :

On voit dans tous les endroits
Toujours des merveilles ;
Depuis peu un Turquenois (1)
A pris le soleil ;
N'est-ce pas un malin sot !
Dans une bouteille il l'enclôt
Pour causer (2) ses terres
En plein cœur d'hiver.

Recueil des plus belles chansons et airs de cour.
Paris, Lesclapart, 1728.

E. R.

LE JUIF EN MORCEAUX

I

Une variante turque nous donne l'histoire de Pogge, (cf. tome II, col. 421) comme une aventure d'un serviteur d'un cadî qui allait à Jérusalem et auquel un Juif avait confié le cadavre de son père, transformé en *pasterma* (viande séchée). Il paraît que ce n'est pas la difficulté de faire accepter le cadavre sur le navire, mais la défense d'introduire les morts juifs dans la ville sainte qui leur fut enlevée par les Romains et puis par les chrétiens et les musulmans, qui est le motif de cet étrange emballage. (*Sottisier de Nasr-Eddin-Hodja* etc., trad. par J. A. Decourdemanche. Bruxelles, 1878, 125-128).

Cette mention de la ville de David dans la variante turque, au lieu de Venise de la version de Pogge, seule donne à la rédaction orientale le caractère d'un original, dont celle de Pogge ne serait qu'un écho.

Cet emprunt n'est pas unique dans son genre chez Pogge. En lisant les recueils, publiés par M. Decourdemanche (l'un cité ci-dessus et l'autre plus court, les plaisanteries de Nasr-Eddin-Hodja) nous rencontrons plus d'une histoire turque qui se répète dans les facéties de l'écrivain florentin ; comme *De medico in visitatione infirmorum versato*, — *De mortuo vivo ad sepulchrum deducto loquente*, — *De homine qui in somnio aurum reperiebat*, etc. etc.

Les variantes des plaisanteries de Nasr-Eddin-Hodja se rencontrent très souvent dans les récits oraux des peuples européens, surtout dans les pays voisins de la Mer Noire et de la Méditerranée, où les contacts avec les Turcs étaient depuis longtemps assez nombreux, — comme en Ukraine, en Bulgarie, en Serbie etc. Il n'y a rien d'étonnant, si ces plaisanteries avaient pénétré aussi dans le folk-lore italien, d'où Pogge en avait pris dans son livre une certaine quantité.

M. DRAGOMANOV.

(1) Habitant de Tourcoing.

(2) Chauffer (en picard).

LE PLONGEUR

XII

1. — Version de la Charente-Inférieure.

1. C'est la fille d'un prince. — Qui veut apprendre un métier, qui veut apprendre un métier — Le métier de sa mère, — *Houp la la la, houp la la la*, — Le métier de sa mère — A coudre et à filer, à coudre et à filer. — 2. A couler la lessive, — la couler, la laver. — 3. Ell' va à la rivière, — Et c'est pour la laver. — 4. Son battoir est de verre, — Et son lavoir d'acier. — 5. Au premier coup qu'ell' frapp', — Son anneau a tombé. — 6. Au second coup qu'ell' frapp', son battoir a cassé. — 7. Quand par hasard il passe, — Il passe un jeune cavalier. — 8. La première fois qu'il plonge — L'anneau a ferlingué. — 9. La seconde fois qu'il plonge, — L'courant l'a emporté. — 10. Le roi à sa fenêtr', — Voyant son fils noyé : — 11. Faut'il pour une fille, — Que mon fils soit noyé ! — 12. Cessez, cessez, beau prince, — Ah ! cessez de pleurer. — 13. Votre fils il est en terre, — Sous trois beaux orangers.

Chanson recueillie vers 1855. *Poés. pop.*
de la France, Mss. de la B. nat., t. IV,
f^o 286.

2. — Version des Côtes-du-Nord.

1. Au jardin de mon père, — *Vive l'amour*, — Il y a un vivier — *Vive lanlon, lan lire* — Il y a un vivier, — *Vive le laurier*. — 2. Les chevaux y vont boire, — Les canes plonger. — 3. La fill' aînée d'mon père — sa coiffur' y va laver. — 4. Son batouiller est d'or, — son lavouer est argenté. — 5. Du premier coup qu'ell' frapp' — Ses anneaux ont cassé. — 6. Du second coup qu'ell' frapp' — Dans l'eau ils sont tombés. — 7. La fill' était jeunett', — Elle se mit à pleurer. — 8. Par le chemin il passe, — Le fils d'un marinier. — 9. Qui lui demande : belle, — Qu'avez vous à pleurer ? — 10. Les anneaux de mes noces — Dans l'eau ils sont tombés. — 11. Que donneriez-vous, la belle, — Qui vous les tirerait ? — 12. J'ai cent écus en bourse, — j'en donnerai la moitié. — 13. Le garçon s'y débotte, — dans l'eau il s'est plongé. — 14. Du premier coup de nage, — il les amène o (1) le pied. — 15. Du second coup de nage, — Le garçon s'est noyé. — 16. Rossignolet sauvage, — qui chante dans ces verts prés, — 17. Ne va pas dire au pays — que je suis noyé. — Va-t-en plutôt leur dire — que je suis marié, — 19. A la plus jolie fille — que la terre ait portée. — 20. Ell' a les cheveux d'or, — les soucils argentés ; — 21. Ell' a les joues vermeill's — comme une rose au rosier.

Poés. pop. de la France, Mss. de la
Bibl. nat. t. IV, f^o 176.

E. R.

(1) O = avec.

Combien cet homme avait-il dans sa bourse, quand il s'adressa à saint Pierre ?

— Trente et une livres et deux réaux (31 fr. 50). —
Le terme de réal est encore employé en Bretagne pour désigner cinq sous ou vingt-cinq centimes.

L. F. SAUVÉ.

LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Prière du Bourbonnais.

La Sainte-Vierge, cherchant son fils,
Trouve Dame Résolue.
— Dame Résolue, avez-vous pas vu mon fils ?
— Non, Vierge, je l'ai point vu ;
J'ai vu qu'un pauvre homm' sur le grand chemin,
Tout dévoré, tout massacré,
Tout en sens contraire,
Personne pour lui z'aider.

La Bonne Vierge dit :
— Ah mon Dieu ! c'est peut-être mon fils,
Qu'on tue, qu'on égorge au grand chemin.
Si je croyais qu'c'était mon fils,
Je quitterais bien mon petit chemin,
Pour en prendre un autre.
Autant de loin qu'ils l'ont vue,
Ils lui ont craché dans les yeux, dans la figure,
De crain' que la Bonn' Vierge reconnass' son fils.

La Bonne Vierge a bien reconnu son fils tout de même.
— Mon fils, c'est donc là que vous êtes !
— Oui, ma mère, comme vous voyez ;
C'est là qu'il faut que je meure
Pour des gens qui ne m'en savent pas gré.
Ils ont tranché ma chair avec des rasoirs,
Ma chair a volé dans l'air,
Mon sang a rigolé par terre,
Voyez mes pieds percés, mes mains croisées,
Ma petit' couronne d'épines sur la tête.

Ils ont pris Notre-Seigneur,
Ils l'ont monté par la montée du Calvaire,
Par un petit chemin qui était tout de pierres.
Notre-Seigneur est tombé ;
Ils l'ont bien relevé,
Mais à coups de fouet, de tricot et de coups de bâton.
Une faibles' a pris Notre-Seigneur ;
Il a demandé à boire.
On lui a donné à boire de mauvais abérage
De fiel, de crapauds et de serpents.

Notre-Seigneur a pas eu pris ce mauvais breuvage
Qu'il a perdu la parole.
Aussitôt de compagnie
Le soleil et la lune ont perdu leur éclat.
Les femmes enceintes-en sont délivrées,
Les petits enfants n'auront pas
Tout ce qu'ils auraient mérité.

La Sainte Vierge saute au pied de sa croix.
— Mon fils, mon très cher fils,
Si vous avez des petits enfants
A votre compagnie
Et qui savent cette prière qu'ils la disent
Le soir en se couchant,
Le matin en se levant,
Tant de péchés qu'ils auront commis
Qu'il y a de grains de sel dans la mer,
Jamais le paradis ne leur sera refusé.

Chantelle (Allier). Prière recueillie par
l'abbé BOUDANT. — *Poésies pop. de
la France*, Mss. de la Bibl. nat. T. I,
feuillet 241.

E. R.

LES CHANSONS POPULAIRES EN HAUTE-BRETAGNE

IV

La complainte de la passion en Haute-Bretagne.

La passion de Jésus-Christ,
Vous plaît-il de l'entendre ?
Comm' Jésus était petit
Il a fait pénitence,
Il a jeûné quarant' jours
Quarante nuits suivantes,
Sans rien boir', sans rien manger
Qu'une pomme d'orange,
Que saint Jean lui a donnée
Le mercredi des cendres
Et encor' n'a pas tout mangé
A fait part à ses anges
A saint Pierre, à saint Paul
A saint Michel Archange.

Bain (Ille-et-Vilaine).

ADOLPHE ORAIN

LE JEU DE LA PUCELLE

I

La pucelle était un jeu qui affectait les formes dramatiques. On couvrait une jeune fille, qui était *la pucelle*, des tabliers de toutes celles qui étaient du jeu, ainsi que des chemisotes ou vestes des garçons jusqu'à ce que le tout formât une sorte de pyramide. On assiégeait ensuite la tour (les garçons) ; les filles l'entouraient et la défendaient :

- Les portes dondène (?)
Sont-elles ouvertes ?
- Non elle est cachée
La tant éplorée.
- Nous la voulons l'épousée
Par mariage.
- Non, non, mariée
Vous la battriez avec rage.

L'adresse des garçons consistait à enlever, sans qu'une fille les touchât, tout ce qui couvrait *la pucelle*.